

Les premières représentations de la *Tétralogie* à Liège

Michèle Isaac

INTRODUCTION

DURANT LA SECONDE MOITIE du XIX^e siècle, la Monnaie récupère le monopole de la diffusion d'opéras wagnériens hors d'Allemagne, privilège jusqu'alors détenu par l'Opéra de Paris. Les inimitiés politiques franco-germaniques comme l'antipathie gauloise pour Wagner laissent ainsi à la Belgique la voie ouverte à des représentations hors du commun. Rapidement, nombre de chanteurs et de chefs enthousiastes se donnent pour objectif essentiel de faire apprécier au public les tendances musicales avant-gardistes. Parmi celles-ci, la musique wagnérienne tient une place de prédilection et permet, outre d'élargir les possibilités musicales, de créer également des courants artistiques diversifiés¹.

Comme il est de tradition, on distingue souvent ce qui se produit dans la « capitale » de ce qui se passe en « province »... Ainsi, Liège se démarque de Bruxelles par un parcours wagnérien certes moins fulgurant, mais en tout cas assez intéressant pour marquer de quelques dates des événements lyriques majeurs. La musique wagnérienne est introduite à Liège de manière quasi homéopathique. Ce sont d'abord les exécutions instrumentales au cours de concerts qui agissent comme éléments de découverte ; ensuite ces concerts connaissent un épanouissement progressif grâce à l'action de certains musiciens de renom qui parviennent à sensibiliser définitivement les mélomanes réceptifs à ce genre de répertoire. Mais une parenthèse doit être ouverte car il faut d'emblée distinguer deux espèces d'auditeurs.

¹ Manuel Couvreur (éd.), *La Monnaie wagnérienne*, Bruxelles, Cahiers du Gram, 1998.

Les concerts instrumentaux au cours desquels on interprète les grandes pages orchestrales des opéras ou encore durant lesquels on donne en version de concert des extraits chantés, voire un acte complet, se déroulent au Conservatoire. La plupart des spectateurs qui assistent à ces concerts appartiennent généralement à la petite bourgeoisie.

Par contre au Théâtre royal, où l'on donne des versions scéniques intégrales (ou partielles) d'œuvres lyriques, on rencontre un public beaucoup plus éclectique qui regroupe toutes les classes sociales. On y propose un large éventail de tarifs au billet.

Ceci étant dit et sans vouloir retracer les étapes de la propagation de la musique de Wagner à Liège, on peut néanmoins rappeler que la première prise de contact avec le public s'établit le 28 mars 1855 en la salle de l'Émulation. Ce jour-là, Jules Duguet à la tête de l'orchestre des « Amis réunis » présente l'ouverture de *Tannhäuser*. La presse donnera alors quelques commentaires curieux à propos de cette page uniquement instrumentale qui avait déjà étonné le public de Dresde quelque dix années auparavant². A partir de cet instant, la musique wagnérienne s'installe doucement dans les programmations. Grâce à quelques personnalités liégeoises, l'acceptation publique de cette musique évolue³.

Mais qu'en est-il de la *Tétralogie* ?

En ce début de XXI^e siècle, l'Opéra royal de Wallonie se donne pour objectif de monter, pour la première fois en langue allemande et à Liège, le *Ring des Nibelungen*. Cette vaste saga de près de quatorze heures, qui ne connaît pas d'égal dans l'histoire lyrique, peut-elle s'imposer facilement auprès des auditeurs de la Cité ardente ? Pour le comprendre, il faut se tourner dans un premier temps vers les exécutions instrumentales partielles de jadis qui se donnent ponctuellement au concert.

² Voir : *La tribune*, n°68, 29 mars 1855, p. 3.

³ Michèle Isaac, *Réception et expansion de l'œuvre de Richard Wagner à Liège (1855-1914)*, p. 355-369 ainsi que dans la *Revue de la Société liégeoise de musicologie*, n°10 (1998), p. 5-35.

LES PAGES INSTRUMENTALES DU *RING*

Incontestablement, ce sont *Tannhäuser*, *Lobengrin* et le *Vaisseau fantôme* qui seront le plus souvent mis à l'honneur sur la scène lyrique liégeoise. *Tristan*, les *Meistersinger* et *Parsifal* resteront quant à eux au stade de la diffusion de pages symphoniques ou parfois d'extraits concertants.

Le *Ring*, lui, va s'immiscer discrètement dans la programmation musicale liégeoise. Comme pour toutes les œuvres de Wagner, ce sont donc les moments instrumentaux qui permettent d'établir la première prise de contact avec le public.

La première trace connue de représentation partielle du *Ring* est la *Chevauchée des Walkyries*. Cette formidable entrée du troisième acte de *La Walkyrie* demeure indubitablement la plus célèbre de toutes les œuvres de Wagner ! Cette *Chevauchée* est jouée le 16 mars 1878 au Théâtre royal. Jean-Théodore Radoux, professeur, directeur du Conservatoire de Liège mais aussi pionnier wagnérien liégeois est alors à la tête de l'orchestre. Un mois plus tard, Radoux replace cet instant wagnérien dans la programmation d'un de ses concerts. La presse de l'époque n'en donne pas trace.

La *Chevauchée* revient « à la charge » le 6 avril 1881, toujours au Théâtre royal et toujours dirigée par le même chef mais cette fois, l'exécution est rendue par l'orchestre du Conservatoire dans le cadre du troisième concert annuel au profit de la caisse de prévoyance de la Société des concerts.

La Meuse en dit alors :

L'orchestre a aussi exécuté la *Chevauchée des Walkyries*, qui ouvre la seconde partie de l'œuvre si fameuse de Wagner tirée des *Nibelungen*. La description musicale de ces amazones qui, rapides comme le vent, traversent la scène sur un fond obscur et s'élancent vers la montagne, est une des pages les plus artistiquement sauvages et les plus colorées sorties de la plume féconde de ce singulier, mais admirable génie. Les musiciens, sous l'impulsion vigoureuse de M. Radoux, s'animaient au point de faire croire qu'ils faisaient eux-mêmes partie de cette terrible chevauchée et non qu'ils n'en étaient que les narrateurs, mais des narrateurs éloquents...⁴

⁴ *La Meuse*, n°87, mercredi 13 avril 1881, p.3.

L'année qui suit, le 6 mai 1882, la Société libre d'Emulation consacre le premier concert aux œuvres de Richard Wagner. Dans le cadre de la Société des concerts populaires de musique symphonique, Eugène Hutoy y dirige le 1^{er} acte de *Lobengrin*, des pages célèbres des *Maîtres chanteurs de Nuremberg*, la « Marche funèbre de Siegfried » issue du *Crépuscule des Dieux*, l'Ouverture de *Tannhäuser* mais aussi le Final du 3^e acte de *La Walkyrie*.

Parmi les solistes, M. Blauwaert interprète le rôle de Henri, roi d'Allemagne (*Lobengrin*) mais également le touchant dieu Wotan...

La gazette de Liège souligne une décadence musicale qui s'affirmera au cours des années :

... Comme il est facile de le prévoir, le résultat de l'expérience tentée sur le public habituel des soirées musicales de l'Emulation n'a pas provoqué une émotion débordante, bien que les fragments empruntés aux chefs-d'œuvre dramatiques de Wagner pour l'inauguration de ces représentations-concerts aient été interprétés d'une façon assez convenable. Nous devons attribuer ce succès indécis en partie d'abord aux préventions, aux partis pris et aux préjugés enracinés chez un grand nombre d'auditeurs contre l'auteur de *Tannhäuser* et de *Lobengrin*; ensuite à la décadence de plus en plus accentuée du goût musical perverti dans les masses par ces productions légères et malsaines qui encombrant nos théâtres de second ordre et certains salons où règnent en souverain les opérettes qui ont nom *La mascotte*, *Le jour et la nuit*, etc. etc. Il est plus que temps de réagir contre cet état de chose, si nuisible à l'art vrai et de mettre fin à cette littérature musicale de pacotille. Aussi ne saurions-nous assez encourager et seconder les efforts de ce petit groupe d'amateurs infatigables, bien connus de notre ville, qui emploient si honorablement leur temps au service de la belle et saine musique en cherchant à relever le niveau musical et à convertir les adeptes, trop nombreux à Liège, des compositeurs de bas étage et auteurs de galantes cavatines sur fond de placage et d'arpèges...⁵

J.G.

Le 2 décembre 1888, la *Siegfried-Idyll* est donnée pour la première fois à Liège au Conservatoire. Sylvain Dupuis dirige alors l'orchestre des Nouveaux concerts tout récemment créés. Une avalanche de musique wag-

⁵ *La gazette de Liège*, n° 111, mercredi 10 mai 1882, p.3.

nérienne déferlera sous l'impulsion de cet infatigable musicien admiratif de Wagner et de ses contemporains...

Ainsi le 13 janvier 1889, « L'entrée des Dieux au Walhalla », le Final de *L'or du Rhin*, ainsi que « Les murmures de la forêt » issu de *Siegfried*, sont joués dans les mêmes circonstances.

On relève encore comme extraits inédits de la *Tétralogie* :

- « Le voyage de Siegfried sur le Rhin » (*Crépuscule des Dieux*), le 16 janvier 1891 aux concerts du Conservatoire (direction : Jean-Théodore Radoux).

- Le monologue de Siegmund (*O Glaive promis par mon père...*) à la Société libre d'Emulation le 8 janvier 1893. Sylvain Dupuis y dirige l'orchestre des Nouveaux concerts. Désiré Demest est l'interprète du rôle de Siegmund.

- « Le chant de la forge » extrait de *Siegfried* est donné lui aussi à la Société d'Emulation lors d'une soirée wagnérienne le 7 mai 1893. A côté d'une causerie de Maurice Kufferath, le 1^{er} prélude de *Lobengrin* et le 1^{er} acte de *Tristan* sont interprétés. Emile Lafarge joue alors le rôle de Siegfried. (A côté de Gabrielle Lejeune en Iseut, Mme Fick-Wéry en Brangäne, Charles Gilibert en Kourwenal, et Désiré Demest en jeune matelot.)

- Exécution originale : la *Nibelungen Marsch* est donnée au Jardin d'acclimatation de la Boverie par le 14^e régiment de ligne dirigé par M. Braet, le 27 août 1893. Ce pastiche militaire connaît un certain succès et ne dévalorise ni l'enthousiasme, ni la propagande que l'on peut imaginer produire autour de Wagner !

- Le premier tableau de *L'or du Rhin*, « Les abîmes du Rhin », est donné le 17 février 1894 au Conservatoire. Jean-Théodore Radoux y dirige l'orchestre du Conservatoire. Les filles du Rhin sont alors Marthe Lignière, Marguerite Radoux, Julia Looze. Alberich est Eugène Henrotte.

- Autre curiosité : une fantaisie pour bugle et piston imaginée à partir de *La Walkyrie* est interprétée dans la cour du palais des princes-évêques par la musique du régiment des grenadiers, le 12 mai 1895. La direction est confiée à M. Bender. La Légia s'y produit à cette occasion et est conduite par son directeur : Sylvain Dupuis.

Comme on peut le constater, le *Ring* s'introduit subrepticement partout et parfois de façon originale.

LA WALKYRIE DE 1900

La première œuvre issue de la *Tétralogie* montée intégralement au Théâtre royal demeure *La Walkyrie*. L'initiative provient du directeur Horace Martini. Tandis que durant le mois de février 1900, on redonne *Tannhäuser*, *La Meuse* annonce déjà les répétitions de ce qui est déjà attendu comme un événement⁶.

En date du 12 mars, soit cinq jours avant la première, la presse donne des détails concernant la distribution et loue l'entreprise du directeur général de l'institution en ces termes :

... il faut se dire que nous ne sommes qu'en province et que M. Martini n'a pas eu la prétention d'éclipser un des théâtres susmentionnés (Bayreuth ou la Monnaie) avec les ressources et les éléments dont il dispose ; son but a été simplement de donner aux Liégeois un spectacle que n'offrent généralement pas les villes en province et d'initier ainsi le public au grand art de Wagner, en leur donnant une des œuvres les plus touffues du grand maître de Bayreuth. La Ville, en présence du travail que s'imposait M. Martini pour monter un ouvrage d'une telle envergure, n'a pas lésiné pour la confection des décors, et l'on peut dire qu'ils sont splendides. Le 3^e acte, avec l'orage et l'incendie, est d'un effet saisissant.⁷

La version française donnée à Liège est celle de Victor Wilder.

Distribution :

Siegmund : M. De Meyer

Wotan : M. Courtois

Hunding : M. Rougier

Sieglinde : Mlle Marguerite Martini (créatrice du rôle à la Monnaie)

Brünnhilde : Mlle Lyvenat

Fricka : Mme Florelli

Walkyries : Mmes Narici, Féraud, Beer, Dailly, Prévers, Florelli

Orchestre dirigé par M. de la Fuente

⁶ La première bruxelloise de *La Walkyrie* avait été donnée le 9 mars 1887 (Paris, le 12 mai 1893).

⁷ *La Meuse*, n° 120, 12 mars 1900, p.4.

Décors nouveaux peints d'après les maquettes du Théâtre de Bayreuth par MM. Célos et Bernier, Devis et Lynen.

A la suite de la première, la presse relate :

... L'administration communale, on s'en souvient, s'est montrée généreuse et a puissamment secondé M. Martini dans son artistique entreprise en commandant aux habiles spécialistes Célos et Bernier, Devis et Lynen, les trois décors sans lesquels l'ouvrage ne pouvait être monté.

Ces décors sont superbes et ont produit beaucoup d'effet. Celui du 1^{er}, qui représente la cabane de Hunding avec, au centre, le frêne séculaire dont les branches soutiennent le toit, est très réussi. Ceux des 2^e et 3^e actes, dont la perspective est magnifique, avec leurs escaliers de géants et leurs blocs de rochers, ont été très admirés.

La scène finale, qui simule l'incantation du feu, avec ses jets de vapeur et ses flammes monstrueuses, est d'un effet saisissant. Seule *La chevauchée des Walkyries* manque de grandeur et ne donne pas toute l'impression désirable.

M. Martini, qui est un directeur d'une débordante activité, mérite, nous l'avons déjà dit, les plus chaleureux éloges pour avoir su mener à bien la tâche énorme qu'il a entreprise. On s'imagine difficilement en effet la somme de travail qu'il a dû fournir, l'énergie qu'il a dû dépenser pour mener à bien les longues études de cette œuvre, pour surmonter les difficultés qui ont surgi devant lui jusqu'au dernier jour.

L'œuvre, telle qu'elle nous a été présentée samedi, répond à tout ce que les Liégeois peuvent désirer chez eux. L'interprétation était très satisfaisante dans son ensemble et l'orchestre a été excellent. Une bonne part du succès de ces deux premiers soirs revient, sous ce rapport, à son chef M. de la Fuente, qui a apporté à sa direction tout son zèle, toute sa conscience d'artiste et qui a obtenu de la belle phalange qui lui est confiée tout ce qu'elle est capable de donner. Et on sait que ce n'est pas mince.

Mmes Martini et Lyvenat ont été excellentes toutes les deux dans leurs rôles de Sieglinde et Brünnhilde.

Mlle Martini, qui a créé Sieglinde à la Monnaie et qui l'a joué ensuite à l'opéra, lui donne beaucoup d'allure et l'interprète avec une intensité d'expression saisissante. Ses attitudes, ses gestes, l'ampleur de son jeu dénotent chez elle l'artiste qui a fait son éducation sur de grandes scènes. Son succès a été très vif, très chaleu-

reux et particulièrement mérité après ses phrases d'invocation au printemps qu'elle a dites avec infiniment de charme.

Mlle Lyvenat a interprété le rôle de Brünnhilde de façon absolument remarquable. Son talent de cantatrice et de tragédienne est depuis longtemps apprécié ; il ne s'était pas encore affirmé avec plus d'éclat et de sincérité que dans ce maître rôle de *La Walkyrie* que notre très méritante falcon a étudié, fouillé jusqu'en ses moindres détours et qu'elle rend, malgré sa taille, avec une incontestable autorité. Elle a été très chaleureusement applaudie.

M. De Meyer a très agréablement surpris la majorité de ses auditeurs. Son extraordinaire organe s'accommode particulièrement bien de la musique wagnérienne et, sauf un petit accident très excusable, il a tenu sans faiblir la cyclopéenne tâche vocale qui incombe au ténor dans ce rôle écrasant de Siegmund.

Il a chanté d'une voix sonore les longs récitatifs du 1^{er} acte, où plus d'un succomberait à mi-chemin, et le duo du 2^e acte. Il a composé son rôle avec intelligence et sans maladresse et a bien mérité les applaudissements très nourris qui lui ont été décernés à maintes reprises.

M. Courtois a droit à toutes les indulgences et mérite même d'être complimenté pour la bonne volonté dont il a fait preuve en apprenant en fort peu de temps le rôle de Wotan, qui était destiné à M. Lafon et auquel notre sympathique baryton a dû momentanément renoncer par suite de l'attaque de grippe dont il a été atteint et dont il subit toujours l'influence. M. Courtois a fait du mieux qu'il pouvait et il arrivera, avec un peu d'étude, à tirer bon parti du personnage de Wotan.

M. Rougier s'est montré comme toujours artiste zélé et consciencieux dans le rôle de Hunding et Mme Florelli a tiré de l'ombre le personnage de Fricka, l'irascible épouse de Wotan.

L'importante scène de *La chevauchée des Walkyries* a produit au point de vue vocal un excellent effet. Mmes Narci, Feraud, Dailly, Florelli, Beer, etc. méritent plus d'une mention élogieuse. Leur chant serait rendu cependant plus expressif encore si le rythme, qui doit être très accentué, était indiqué avec plus de netteté et de fermeté.

Le succès de tous les interprètes a été – nous l'avons dit – très chaleureux et la fin de chaque acte a été souligné d'un chaleureux rappel en scène général.⁸

En tout, on donne cinq représentations de *La Walkyrie*. La dernière étant celle du 1^{er} avril 1900⁹. L'œuvre semble avoir frappé considérablement les mentalités au point que l'événement wagnérien est immortalisé picturalement au plafond de l'institution lyrique par Emile Berchmans en 1902. On peut d'ailleurs toujours y admirer les représentations de Wagner ainsi que de deux moments célèbres de *La Walkyrie*. L'un présente Brünnhilde étendue sur son rocher accompagnée de Wotan (dernière scène de l'acte III) ; tandis que l'autre montre la fameuse *Chevauchée des Walkyries* (début du même acte).

D'autres représentations wagnériennes partielles ou totales se donneront jusqu'à la Première Guerre mondiale. Mais il faudra attendre 1929 pour voir enfin montée la première *Tétralogie*.

PREMIERE TETRALOGIE DE 1929

Il s'agit d'un *Anneau du Nibelung* chanté intégralement en langue française. Il est mis en place grâce aux initiatives de François Gaillard¹⁰, directeur général du Théâtre royal mais aussi chef d'orchestre, ainsi que d'Alexandre Poolman, metteur en scène mais également directeur général de l'Opéra royal de La Haye et d'Amsterdam. Pour la première fois, le terme de « festival wagnérien » est énoncé à Liège.

La presse relate alors :

⁸ *Idem*, n°131, 19 mars 1900, p. 3.

⁹ A la même époque, on joue au Théâtre royal *Roméo et Juliette*, *Lakmé* et *Carmen*.

¹⁰ François Gaillard naît à Verviers vers 1885. Il fait ses études à l'école de musique de Verviers et y occupe les fonctions de second chef au Grand théâtre de Verviers de 1906 à 1909. Ensuite, il devient premier chef de l'Opéra de Tournai. Il revient dans sa ville natale comme chef d'opéra de 1910 à 1914, puis il sillonne les théâtres de la province française : Troyes, Sète, Montpellier où il dirige durant trois saisons, puis s'en va à Rouen, au Théâtre des arts, ainsi qu'à Alger juste après la Grande Guerre. Il devient directeur du Théâtre royal de Liège en 1923 et y demeure jusqu'à 1933 tout en continuant à diriger l'orchestre. Durant la saison 1934-1935, il redevient chef à Verviers et dirige plusieurs chorales, dont *Les disciples de Grétry*.

... nous avons eu la bonne fortune de rencontrer MM. Poolman, directeur du Théâtre lyrique d'Amsterdam et François Gaillard, directeur de notre première scène ; l'un, sobre de geste, sérieux, pensif, carré, à la face volontaire ; l'autre fin, distingué, souriant, amène, tentant une grande aventure. Ils vont monter, à Liège, *L'anneau du Nibelung* de Richard Wagner, le 8 avril, *L'or du Rhin*, le 10, *La Walkyrie*, le 12, *Siegfried*, le 14, *Le crépuscule des Dieux*. M. Poolman, qui a appartenu au Théâtre de Bayreuth, est animé d'une ferveur animatrice, il a trouvé dans notre magasin tous les décors qui lui sont nécessaires, il apprécie notre orchestre, renforcé pour la circonstance, et il est convaincu que notre phalange, si souple et si homogène, sera à la hauteur de cette lourde tâche. Une magnifique occasion se présentera ainsi pour le public liégeois de pénétrer au cœur de l'œuvre de Wagner. Il saura certainement en profiter. Les uns retrouveront leur enthousiasme d'antan, alors qu'ils découvriront cette musique nouvelle, les autres éprouveront une émotion profonde à l'audition intégrale de *L'anneau du Nibelung*, formidable moment de la littérature musicale.

M. François Gaillard, grâce au concours de la Ville de Liège, continue ainsi l'œuvre commencée il y a peu d'années en donnant, dans les meilleures conditions, des spectacles d'une belle valeur artistique¹¹.

De même, quelques jours avant le début des spectacles, on peut encore lire :

Les quatre journées de la *Tétralogie* de Richard Wagner formeront certainement un événement artistique considérable qui attirera au Théâtre royal la foule des grands jours.

La distribution, comme on sait, réunit les plus grands spécialistes wagnériens d'expression française. Citons, entre autres, Mme Poolman-Meissner¹², de l'Opéra royal de La Haye et de l'Opéra de Paris, MM. Marcel Journet, basse, et Forti, ténor de l'Opéra de Paris, M. Octave Dua, du Covent Garden de Londres et du Metro-

¹¹ *La Meuse*, n° 62, mardi 12 mars 1929, p. 3.

¹² Liesbeth Poolman-Meissner (Rotterdam, 1887 – Rijswijk, 1954) débute en 1912 à Rotterdam et crée le rôle de Kundry au KVO d'Anvers en 1916. Elle chante ensuite pour des sociétés d'opéras hollandaises ainsi qu'à Anvers, Monte-Carlo et Paris. Prédilection pour les rôles de Dalila, Brünnhilde, Leonore, Ortrude, Isolde.

politan Opera de New York, M. Daman du Théâtre des arts de Rouen, etc.¹³

Un comité de patronage s'est alors constitué en vue de donner à ces représentations uniques un éclat tout particulier. Dans la liste des membres de ce comité, nous relevons les noms d'Armand Baar, Paul de Lau-noit, chevalier Octave de Mélotte, baron Rossius d'Humain, Emile Digneffe, Edmond Dresse, Georges Laloux, Marcel Nagelmackers, Julien Nagelmackers, Léonce Neef, Edouard Schroeder-Dumoulin, Jacques Trassenster, Jacques Van Hoegaerden, Ernest Van Zuylen¹⁴.

Voici les distributions des rôles pour les quatre représentations de cette *Tétralogie* d'avril 1929.

L'or du Rhin : (version française d'Alfred Ernst)

Fricka : Mlle Hottinger
Freya : Mlle Djanel
Erda : Mlle Jane Rey¹⁵
Filles du Rhin : Mlles Bovy, Saucin et Daury
Fasolt : M. Jans
Fafner : M. Bloemgarten
Alberich : M. Daman
Mime : M. Dua
Loge : M. de Munnynck
Wotan : M. Marcel Journet
Donner : M. de Bréville
Froh : M. Havaux

La Walkyrie : (version française de Victor Wilder)

Brünnhilde : Mme Poolman-Meissner
Fricka : Mlle Hottinger
Sieglinde : Lily Djanel
Siegmund : M. Beets¹⁶

¹³ *La Meuse*, n°78, lundi 1er avril 1929, p. 2.

¹⁴ *La Meuse*, n°85, lundi 8 avril 1929, p. 3.

¹⁵ Liégeoise d'origine et élève de la Felia Litvinne.

¹⁶ Elève de Désiré Demest, il assume, quelques mois avant cette *Walkyrie*, le rôle de Lohengrin au Théâtre royal.

Hunding : M. Bloemgarten

Alberich : M. Daman

Wotan : M. Journet

Siegfried : (version française d'Alfred Ernst)

Brünnhilde : Mme Poolman-Meissner

Siegfried : M. Forti (de l'Opéra de Paris)

Mime : M. Dua

Le voyageur : M. Journet

Erda : Mlle Jane Rey

Fafner : M. Bloemgarten

L'oiseau de la forêt : Mlle Daury (du Théâtre des arts de Rouen)

Le crépuscule des Dieux : (version française d'Alfred Ernst)

Brünnhilde : Mme Poolman-Meissner

Gunther : M. Jans

Gutrune : Mlle Lily Djanel

Hagen : M. Bloemgarten

Alberich : M. Daman

Siegfried : M. Forti

Waltraute : Mme Hottinger

Retour des filles du Rhin et Nornes : Mlle Daury (Woglinde/1^e Norne), Mlle Léonce Boyv (Wellgunde/2^e Norne), Mlle Alice Saucin (Flosshilde/3^e Norne)

Le 8 avril a lieu la première de *L'or du Rhin*. L'événement suscite un long article dans *La Meuse* du lendemain :

Il faut, avant tout, à l'issue de cette première journée de la *Tétralogie* de Richard Wagner, adresser à M. F. Gaillard, directeur de notre première scène, les plus chaleureux éloges pour le magnifique effort artistique qu'il vient d'accomplir en montant ce festival dans des conditions remarquables. Secondé par M. Alexandre Poolman, directeur de l'Opéra royal de La Haye, notre directeur nous a présenté *L'or du Rhin* avec un minimum de machinerie, mais avec un maximum d'illusion scénique. La scène des filles du Rhin, notamment, fut tout spécialement réussie et obtint un succès tout particulier. En dehors du point de vue général, il est à noter, une

fois de plus, les brillantes qualités de notre orchestre qui, pour la circonstance, avait été renforcé.

Tous ces musiciens, lecteurs de tout premier ordre, d'une habilité extraordinaire dans leur art, nous ont donné, sous la direction maîtresse de leur chef François Gaillard, une interprétation musicale digne des plus grandes villes. Ce fut pour chacun une satisfaction très grande.

Avec le concours précieux du grand metteur en scène Alexandre Poolman et aussi avec celui de quelque amateur très versé dans les questions wagnériennes, M. François Gaillard vient de faire œuvre hautement artistique.

Nous sommes, cette fois, dans le grand art.

Disons tout de suite que, dans *L'anneau du Nibelung*, la distribution nous a paru tout à fait remarquable.

Le grand artiste, M. Marcel Journet, composa un Wotan de grand style.

Chanteur admirable, artiste puissant, musicien accompli, M. Marcel Journet fut un dieu digne de la légende wagnérienne. Par sa diction impeccable et son merveilleux art du chant, il rendit avec puissance la grandeur de son rôle.

Vif, alerte, dansant presque, M. Munnynck fut le dieu du feu. M. Munnynck dit le récitatif d'une manière parfaite. Chaque mot porte dans son intonation spéciale ; c'est vivant, vrai et fort pittoresque.

Alberich fut interprété d'une manière très correcte par M. Daman et le rôle de Mime trouva en M. Dua un parfait artiste, qui comprend ce rôle et en tire tout l'effet désirable.

M. Jans, que nous connaissons, fut magnifique dans le géant Fasolt, ainsi que M. Blumgarten dans celui de Fafner.

MM. De Bréville et Hanaux donnèrent leur juste signification aux personnages Donner et Froh. Quant aux interprètes féminins, nous avons trouvé en Mlle Lily Djanel une immatérielle Freya d'une grande conviction musicale et d'un goût parfait. La haute stature de Mlle Hottinger et la puissance de sa voix donnèrent à Fricka une allure de déesse.

Mlle Jeanne Rey chanta avec émotion l'air de Erda.

Mlles Daury, Léonce Bovy et Alice Saucin chantèrent dans l'orchestre les trois filles du Rhin ; seules et en trio, elles furent dignes de leur rôle.

Première et magnifique journée qui laisse augurer pour cette semaine des représentations hautement intéressantes, qui marqueront dans l'histoire musicale de notre première scène¹⁷.

A. H.

Le même journal fait paraître en date du 11 avril une interview d'Alexandre Poolman. Dans celle-ci, le metteur en scène de la *Tétralogie* liégeoise y révèle son avis à propos des diverses difficultés rencontrées dans la présentation d'une telle entreprise :

Vous me demandez quelles difficultés particulières Wagner présente pour le metteur en scène ? La principale est d'accorder étroitement à la musique le jeu, la mimique des artistes. La partition fourmille, à ce sujet, d'indications secrètes. Notre tâche est de les découvrir et de les réaliser. Ce n'est pas toujours commode, surtout avec des artistes belges et français, qui sont, par tempérament, très nerveux, très mobiles. Wagner, au contraire, réclame un jeu grave, lent et, en quelque sorte, stylisé. Le traducteur du livret se heurte d'ailleurs à un obstacle tout semblable. Votre belle langue française est trop douce, trop polie. Certaines duretés de l'original sont quasi intraduisibles...

Quant aux difficultés matérielles, c'est au premier tableau de *L'or du Rhin* qu'elles touchent au maximum. Notez que Wagner a conçu ce tableau paradoxal sans songer le moins du monde aux possibilités de réalisation scénique. C'est à nous de nous débrouiller. On s'en tire, vous l'avez vu, en interposant au premier plan un rideau de gaze et en faisant monter des planches un éclairage bleu. L'œil est accoutumé à la lumière qui tombe d'en haut. Si nous la faisons monter, au contraire, cela verse une impression vague, incertaine, inaccoutumée que le spectateur interprète dans le sens d'une vision sous-marine. L'illusion est complétée par le glissement des nageuses et les reflets argentés de leurs costumes. Mais vous n' imaginez pas combien ces jeux de câbles sont délicats. Qu'ils viennent à s'emmêler, à se tordre, et le mirage est brisé ! J'ai toujours pensé qu'il faudrait, pour ce premier tableau, projeter sur un écran un film habilement « tourné » et reléguer tous les artistes

¹⁷ *La Meuse*, n°86, mardi 9 avril 1929, p. 3.

dans l'orchestre. Ainsi fit-on déjà pour le *Robin des bois* de Weber. Mais, à ma connaissance, on n'a jamais fait à Wagner les honneurs d'une pareille tentative.

À Bayreuth, une machinerie spéciale, sans cesse perfectionnée, réduit singulièrement le rôle du metteur en scène. Ici, nous avons dû utiliser de notre mieux les moyens dont nous disposions. C'est beaucoup plus délicat ! Heureusement votre théâtre est très bien outillé et vos machinistes et vos électriciens liégeois sont de véritables « as ». Quant à leur chef, c'est une manière d'artiste ! Je puis dire, sans fausse modestie, que le principal mérite de ces soirées lui revient, ainsi qu'à son équipe. Il m'a suffi de suggérer, j'étais aussitôt deviné, compris, obéi. Cette collaboration est indispensable au théâtre. Vous pensez bien que je ne peux pas vérifier, avant chaque lever de rideau, l'état de la machinerie et de tous les accessoires. Force est de s'en remettre à l'initiative, au dévouement de chacun. Et puis, il y a le dieu du théâtre qui, le soir de la première, nous préserve miraculeusement des accrocs, des ruptures de câbles, des calages de poulies... Je voudrais bien connaître un metteur en scène qui ne lui fasse pas sa prière avec une foi ferme comme le roc !¹⁸

E. R.

Le succès des représentations est assuré et le public semble se presser aux portes du Théâtre royal. L'engouement est tel que la presse consacre quelques jours après l'article relatant les propos d'Alexandre Poolman, une nouvelle interview, datée du 16 avril. Cette fois, c'est un artiste qui livre son parcours et ses impressions. Il s'agit d'Octave Dua, ténor et interprète du rôle de Mime.

Gantois d'origine, le chanteur s'attarde notamment sur ses neuf années passées à la Monnaie et son expérience avec le chef d'orchestre liégeois Sylvain Dupuis. Ensuite, il part vers d'autres villes où il poursuit sa carrière prestigieuse.

... sur les conseils d'Albert Dupuis, aujourd'hui directeur du Conservatoire de Verviers, et qui était alors chef d'orchestre au Théâtre de Gand, je viens à Bruxelles. M. Albert Dupuis voulut me présenter à MM. Kufferath et Guidé qui m'engagèrent immédiatement pour la Monnaie, où je restai 9 ans.

¹⁸ *La Meuse*, n°88, jeudi 11 avril 1929, p. 3.

Pensez donc, j'étais là à l'époque de Sylvain Dupuis ! Quel travail, Monsieur, quelle belle besogne ! Je me souviendrai toujours de mon premier contact avec le maître S. Dupuis. A peine quelques mesures et j'étais appréhendé par le bouillonnant chef d'orchestre, qui me lança un nom d'oiseau. J'étais jeune, je voulus quitter le Théâtre de la Monnaie, mais comme vous le pensez bien, tout s'arrangea et nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde. M. Dupuis ayant reconnu mes qualités me fit travailler et je vous assure qu'il ne passait rien, pas une « croche », rien, absolument rien... C'était pour mon bonheur ! Cette influence porta toute ma carrière artistique ; partout où j'ai chanté, en Europe comme en Amérique, à qui me demandait avec qui j'avais travaillé, je pouvais répondre fièrement : « avec Sylvain Dupuis » ! Inutile d'insister, tant on connaissait la valeur de ce grand maître, son élève en portait pour toute la vie l'heureuse marque.

- Après votre séjour de 9 années à Bruxelles ?

Je partis pour Londres, puis l'Amérique, au Théâtre de Chicago, ensuite au Metropolitan de New York, puis à Londres.

- Que pensez-vous de cette représentation de la *Tétralogie* au Théâtre royal ?

M. François Gaillard vient d'accomplir un prodigieux tour de force ; j'admire sa magistrale direction, son calme incroyable. Il vous donne immédiatement de l'assurance. Croyez, cher Monsieur, j'ai connu beaucoup de chefs d'orchestre dans ma vie ; combien peu savent garder pareille sérénité ! Adresse, présence d'esprit, facilité d'assimilation, compréhension musicale, toutes rares qualités que les Liégeois peuvent être fiers de voir posséder par le directeur de leur première scène...(..)

A. H..¹⁹

¹⁹ *Idem*, n°92, mardi 16 avril 1929, p. 3 : *Un quart d'heure avec M. Octave Dua (Mime) : un grand interprète wagnérien.*

Michèle Isaac

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

FESTIVAL WAGNERIEN

Du 1 au 9 Avril 1930

La Tétralogie de Richard Wagner

L'Anneau du Nibelung

DRAME MUSICAL EN QUATRE JOURNÉES

sous la direction de

M. François GAILLARD

Régie et mise en scène de

M. Alexandre POOLMAN

Directeur de l'Opéra Royal de La Haye

La Tétralogie sera chantée entièrement en français

III. 1. Présentation du deuxième festival wagnérien : *L'anneau du Nibelung*,
Théâtre royal de Liège, éd. Liège-Echos, 1 au 9 avril 1930.

BIS REPETITA 1930

Fort de sa belle expérience de 1929, François Gaillard « remet le couvert » en 1930, avec une seconde *Tétralogie*.

Dans l'édition 1930 du programme rédigé par Marcel Bertrand, on peut lire :

L'an dernier, par l'exécution intégrale de la *Tétralogie*, la direction du Théâtre royal de Liège recueillit l'approbation unanime de la presse, des fervents du maître de Bayreuth et même de ceux qui, sans être idolâtres de celui-ci, estiment à sa juste valeur un effort extraordinaire accompli sur le plan artistique le plus pur.

Nous l'avons dit et le répétons sans craindre qu'on puisse nous démentir par des faits : ce fut le plus bel effort artistique qui ait été accompli sur notre première scène depuis sa fondation.

Au moment où M. Gaillard présente à nouveau au public liégeois le cycle des quatre journées wagnériennes, nous tenons encore à insister, à titre absolument désintéressé, non sur la valeur des œuvres – ce serait puéril – mais sur les garanties exceptionnelles d'une interprétation vraiment digne.

L'orchestre et la présentation scénique

L'orchestre du Théâtre royal, dont on connaît la valeur et l'exceptionnelle facilité d'adaptation, a prouvé l'an dernier, sous la direction talentueuse et frémissante de M. François Gaillard, ses facultés par des exécutions pleines d'envoi et d'une étonnante puissance évocatrice.

Nous ne croyons pas, au reste, que ce soit l'interprétation orchestrale qui puisse faire hésiter certains amateurs. La réalisation scénique, par contre, est de nature à susciter des objections sur une scène aux moyens limités. Elle est confiée, comme l'an dernier, à M. Poolman, le savant spécialiste wagnérien.

Une réalisation sainement artistique se conçoit synthétique. Elle doit, chaque fois qu'il est possible, écarter les moyens de fées surannées. Elle doit surtout suggérer, créer l'ambiance qui permet à la musique de se déployer sans entraves, d'exprimer lumineusement ce que des moyens matériels sont incapables d'exprimer.

Cette conception est celle de M. Poolman, metteur en scène, que la tradition éclaire, sans l'envoûter.

Ajoutons que le talent de M. Poolman ne se borne pas aux décors. Il s'affirme d'incontestable façon dans la présentation scénique totale (décors, attitudes, gestes des interprètes grands et petits, jeu des accessoires) en harmonie constante avec la partition que M. Poolman connaît à l'égal d'un chef d'orchestre : c'est là le secret essentiel d'une maîtrise que très peu de metteurs en scène puissent lui disputer.

Les interprètes

Les spectateurs, qui l'an dernier ont vu à l'œuvre les artistes appelés par la direction, ont pu se convaincre de l'excellence de l'interprétation vocale et scénique.

Pour avoir entendu antérieurement les Journet, les Forti, les Poolman-Meissner, etc... nous avons fait alors, dans « Liège-Echos », des pronostics que les faits ont confirmés.

M. Journet, qui ne paraît qu'aux représentations exceptionnelles à l'Opéra de Paris, est une des plus authentiques vedettes mondiales. Il a triomphé non seulement à Paris, mais encore à la Scala de Milan, au Covent Garden de Londres, à l'Opéra de Vienne, à celui de Budapest, etc.

Par sa stature majestueuse, son geste ample, sa voix immuablement belle de timbre, d'égalité et d'ampleur, sa déclamation pénétrante, il prend l'allure de Wotan lui-même descendu du Walhall, tant il semble avoir naturellement la grandeur olympienne.

M. Forti, qui vient encore de paraître en triomphateur à Lyon, Marseille et Bordeaux dans le répertoire wagnérien auquel il se consacre exclusivement, fut une révélation pour ceux qui l'applaudissaient pour la première fois. Son Siegfried est inoubliable de beauté plastique, de jeunesse radieuse, de pénétration psychologique, de rendu vocal et de musicalité.

Madame Poolman-Meissner, interprète nourrie des traditions d'Outre-Rhin, est la seule artiste ayant la vedette en France dans les œuvres wagnériennes qui soit dotée de l'authentique voix de falcon requise par Brünnhilde sous peine d'être submergée par l'orchestre.

Notons à l'actif de Madame Poolman-Meissner trois galas tout récents à l'Opéra-Comique en compagnie du ténor Kirchhoff, triomphateur des journées du Théâtre de Bayreuth.

M. Dua, qui, depuis nombre d'années, appartient au Covent Garden de Londres, est un artiste de même classe : son Mime est le digne pendant du Siegfried de M. Forti.

Madame Hottinger, en Fricka et Waltraute, Madame Djanel en Freya, Sieglinde et Gudrune, Madame Saucin en Flosshilde, M. Daman en Alberich, M. Bloemgaerten en Fafner, ces interprètes, appréciés l'an dernier, reparaissent à juste titre dans les mêmes personnages.

Nouveaux venus : M. Marco, en Hunding, qu'il tint nombre de fois à Strasbourg, M. Dupin, en Fasolt et Günther, M. Pourbaix, en Donner, et M. Daninos, en Froh.

Nouvelles venues : Madame Isayë, dans l'oiseau de *Siegfried* et dans Woglinde, Madame Bertho, en Wellgunde. Ces nouvelles attributions partent dans l'ensemble d'un souci de réussite meilleure encore que l'an dernier.

Voici, on en conviendra, d'autres gages particulièrement péremptoirs :

M. Journet n'assumera pas seulement Wotan dans *L'or du Rhin*, *La Walkyrie* et *Siegfried*. Il sera, en plus, Hagen dans *Le crépuscule* et y fera sans nul doute sensation.

M. Forti, qui, l'an dernier, fut Siegfried dans les deux dernières œuvres, paraîtra cette fois également dans les deux premières du cycle. Il sera le dieu Loge dans *L'or du Rhin* et Siegmund dans *La Walkyrie*. Sa lumineuse intelligence de Wagner nous fait pressentir un Loge excellent. Son Siegmund que nous avons apprécié à Paris est de toute beauté.

Madame Poolman-Meissner assumera, en plus de Brünnhilde, le rôle statique d'Erda, souvent sacrifié à tort et qu'elle interpréta déjà superbement lorsqu'elle parut à Liège pour la première fois avec la troupe complète de l'Opéra de La Haye.

Si pareille distribution ne parvient pas à réunir des salles comblées, alors que le Lyrique flamand d'Anvers, avec les artistes de sa troupe, si l'on excepte le ténor hollandais Urlus, joue la *Tétralogie* à bureaux fermés, c'est à douter de la réputation musicale de la Cité ardente.

Les dates des représentations sont donc les suivantes : 1^{er} avril 1930, *L'or du Rhin* ; 4 avril, *La Walkyrie* ; 6 avril, *Siegfried* ; 9 avril, *Le crépuscule des Dieux*.

Quant aux distributions, et ce au risque de répéter les propos de Bertrand :

L'or du Rhin:

Wotan : M. Journet
Loge : M. Forti
Donner : M. Pourbaix
Froh : M. Daninos
Alberich : M. Daman
Mime : M. Dua
Fasolt : M. Dupin
Fafner : M. Leo Marco
Freya : Mlle Lily Djanel
Fricka : Mlle Hottinger
Erda : Mme Poolman
Woglinde : Mlle Ysaÿe
Wellgunde : Mlle Bertho
Flosshilde : Mlle Alice Saucin

La Walkyrie :

Wotan : M. Journet
Siegmond : M. Forti
Hunding : M. Marco
Brünnhilde : Mme Poolman-Meissner
Sieglinde : Mlle Djanel
Fricka : Mme Hottinger
Gerhilde : Mlle Moris
Helmwige : Mlle Bertho
Ortlinde : Mme Hottinger
Waltraute : Mme Wilmotte
Siegrune : Mme Hermans
Rosweisse : Alice Saucin
Grimgerde : Mlle Bertho
Schwerteleite : Mlle Devillers

Siegfried :

Siegfried : M. Forti
Le voyageur : M. Journet
Mime : M. Dua
Alberich : M. Daman
Fafner : M. Hauwer
Brünnhilde : Mme Poolman-Meissner
Erda : Mme Poolman
L'oiseau de la forêt : Mme Ysaÿe

Le crépuscule des Dieux :

Hagen : M. Journet
Siegfried : M. Forti
Gunther : M. Pourbaix
Alberich : M. Daman
Brünnhilde : Mme Poolman-Meissner
Gutrune : Mlle Djanel
Waltraute : Mme Hottinger
Les Nornes : Alice Saucin, Mlle Bertho, Mlle Ysaÿe
Les filles du Rhin : Mlle Ysaÿe, Mlle Bertho, Mlle Saucin

Comme en 1929, la presse rend des échos élogieux des spectacles. A l'issue du *Crépuscule des Dieux*, un dernier article conclut :

Le festival wagnérien, organisé et dirigé par M. François Gaillard, s'est terminé mercredi soir d'une manière brillante. *Le crépuscule des Dieux* est certainement moins accessible que *Siegfried* ou *La Walkyrie* mais, cependant, les spectateurs éprouvèrent de fortes émotions d'art. L'orchestre se surpassa. Sous la direction frémissante de M. F. Gaillard, qui anime ses musiciens d'un bras magnifique, d'un regard fervent, d'une foi communicative, la partition de Richard Wagner prend une vie superbe. Les cordes, les bois et les cuivres enchevêtrent leurs sonorités, mêlent leurs timbres, entrelacent les thèmes et les phrases mélodiques, qui s'élèvent, se déploient, crépitent, ou se meurent lentement en des « piano » d'une douceur exquise. Rien ne fut plus émouvant que la marche funèbre de *Siegfried* ; une douleur tragique s'en dégageait, envahissait l'immense vaisseau, dominait les spectateurs. Ce fut un moment véritable-

ment poignant. Il faut associer au succès que vient de remporter M. F. Gaillard, M. Alexandre Poolman qui, modestement dans la coulisse, accomplit une tâche aussi importante qu'ingrate. Sa mission, encore que dissimulée derrière les portants, n'en est pas moins de tout premier plan et nous devons féliciter grandement ce bel artiste de la mise en scène pour sa belle réalisation de *L'anneau du Nibelung*. A nouveau, chantons les louanges du ténor Forti, qui continua d'être un incomparable Siegfried. Après avoir été le jeune adolescent, le voici plus profond, plus grave, plus ému. Il a été frappé par la vie. Son front s'est assombri, sa démarche est plus lente, il est devenu un homme. Ses adieux furent sublimes, ses élans admirablement évocateurs, il fut le véritable héros tombant sous son tragique destin.

Dans le rôle de Hagen, M. Marcel Journet eut des expressions et des attitudes parfaites. Il n'y eut pas une seule intention du compositeur qui ne fut soulignée par l'artiste. Chanteur de style, comédien profondément perspicace, M. Journet conduisit une bonne partie de l'action en soutenant l'intérêt.

M. Daman composa un excellent Gunther. Artiste sûr de lui, comédien intelligent, chanteur adroit, il fut digne de son rôle. Quant à Mme Poolman, elle fut tout simplement magnifique. Son endurance tient du prodige. Le final de l'œuvre qui couronne le cycle, comme le dit si excellemment M. Marcel Bertrand, par l'apothéose de l'amour triomphant de l'or et des dieux, fut extraordinaire et les acclamations formidables saluèrent le talent de cette artiste.

Mlle Lily Djanel fut une ravissante Guttrune, physiquement et vocalement. Elle exprima avec intensité la psychologie de son héroïne. Mlle Hottinger fut une Waltraute correcte.

Enfin, citons Mlles Alice Saucin, Bertho, Yvonne Ysaÿe, qui furent les trois Nornes et les trois filles du Rhin. Leurs voix s'unirent agréablement et avec justesse.

Ainsi se termina le cycle wagnérien qui représente un formidable effort de la part de M. François Gaillard. Nous ne croyons pas que le résultat pécuniaire de l'entreprise ait été intéressant, mais au delà de toute question matérielle, le directeur de notre première scène a voulu faire œuvre d'art. Félicitons-le, remercions-le, il a réussi...²⁰

A. H.

²⁰ *La Meuse*, n°84, jeudi 10 avril 1930, p. 3.



Ill. 2. Mme Poolman, *La Walkyrie*, le 4 avril 1930, dans le programme du deuxième festival wagnérien : *L'anneau du Nibelung*, Théâtre royal de Liège, éd. Liège-Echos, 1930.

Durant ces années 1930, Liège semble s'installer durablement dans l'ambiance wagnérienne. De fait, en 1937 et 1938, *Tristan*²¹, *La Walkyrie* et *Siegfried* sont programmés dans le cadre de l'Œuvre des artistes. Il s'agit alors de représentations extraordinaires placées sous le patronage de Julius Hoste, ministre de l'instruction publique de l'époque et de S. M. le Roi. A la direction musicale, on y trouve le chef allemand Franz von Hoesslin. De grandes pointures internationales se produisent à nouveau en la Cité ardente. Citons parmi les plus prestigieuses : Frieda Leider (Isolde), Gotthelf Pistor (Tristan), Ivar Andresen (Marke), Norma Gadsen (Brünnhilde), Sven Nilsson (Hunding). Les opéras sont cette fois chantés dans la langue originelle de création.

La presse intitule cette série de spectacles : « Bayreuth à Liège ». Ils connaissent apparemment tous le plus vif succès. Des spectateurs venant de Bruxelles, de Gand, d'Anvers et même de Paris, se pressent au Théâtre royal. Liège dégage alors l'atmosphère d'une grande ville où les salles sont éblouissantes. Un service spécial de police est installé tant de nombreuses voitures affluent sur la ville.

ESCALE LIEGEOISE D'UN JEUNE MAESTRO EN 1939 : UN CERTAIN HERBERT VON K...

Quelques mois avant que le second conflit mondial n'éclate, la ville de Liège met à l'honneur quelques opéras de Wagner. Ainsi, la presse mentionne en date du 31 janvier 1939 une représentation en langue française de *Lohengrin* annoncée pour le 6 février. Le célèbre ténor français, Georges Thill est alors attendu dans le rôle éponyme...

Toutefois, l'événement lyrique considérable que l'on retiendra se prépare indépendamment de la programmation officielle proposée par le Théâtre royal. De fait, une *Walkyrie* sera donnée le vendredi 10 février. Quelques changements dans la distribution des rôles sont annoncés dans la presse. Ainsi, Frieda Leider qui était attendue dans le rôle de Brünnhilde sera remplacée par Lotte Schrader. De même, c'est le ténor Albert Seibert qui chantera le rôle de Siegmund au lieu de Laholm initialement prévu.

²¹ On retient ici le programme de *Tristan et Iseult* daté du 16 février 1937.

Quoi qu'il en soit, c'est vers le nom du chef d'orchestre que converge toute l'attention. Le maestro n'est autre que Herbert von Karajan, alors âgé de trente et un ans. A cette époque, il est le plus jeune directeur général de musique de toute l'Allemagne et occupe cette fonction à Aix-la-Chapelle de 1935 à 1941 avant de partir pour Berlin puis de diriger fréquemment à Paris durant l'Occupation... Mais le destin de Karajan n'en est pas encore arrivé à ce point.



Ill. 3. Herbert von Karajan, dans le programme de *La Walkyrie*,
Théâtre royal de Liège, Œuvre des artistes, 10 février 1939.

La Walkyrie de ce 10 février 1939 est une représentation organisée à nouveau par l'Œuvre des artistes et plus particulièrement par son président, M. Joë Hogge avec l'accord de M. Anton Rikal.

Pour l'événement, l'ambassadeur d'Allemagne, M. de Bulow-Schwaut est présent. L'opéra est représenté dans sa version originale.

Voici le commentaire qui paraît dans le journal juste après le spectacle :

Assistance composée d'admirateurs du maître – Wagner ne devant jamais devenir théâtre de foule – dont l'œuvre fut écoutée dans un silence religieux... nous allions écrire le plus profond recueillement.

L'ambassadeur d'Allemagne, M. de Bulow-Schwaut, rehaussait la soirée de sa présence. Il existe heureusement des scènes lyriques inscrivant à leur programme *Lohengrin* et *La Walkyrie* et l'effort réalisé à ces occasions de présenter dans les rôles principaux des artistes familiarisés avec Wagner est déjà à considérer. Mais combien sont à encourager ces initiatives consistant à mettre l'auditoire devant un ensemble d'artistes dont la vie se passe dans le sillage du génie wagnérien.

M. Joë Hogge, l'Œuvre des artistes, M. Ant. Rikal en sont le grand, l'énorme mérite.

L'original est toujours supérieur à la traduction. Chanté en allemand, Wagner gagne en expression, en ampleur, en richesse émotive par un maximum d'intimité entre la légende et son illustration musicale.

Nous ne reprendrons pas ici l'exposé de la légende admise à prendre rang dans *L'anneau du Nibelung*. Nous ne ferons pas non plus d'analyse musicale dans une œuvre qui a reculé les bornes de la beauté. Le récit de Siegmund, le Lied du printemps, le combat du second acte sont des pages remarquables. Le 3^e acte – on le sait – est un chef-d'œuvre incomparable. Y a-t-il des mots pour décrire l'admiration qu'excitent la *Chevauchée*, les plaintes de Brünnhilde, l'incantation ? Leur resplendissante beauté dépasse le génie humain...

N'est-ce pas là ce que pensent les wagnériens, ce qu'ont écrit les grands critiques dès la première heure ?

Peut-être est-il bon de rappeler, à l'honneur de la Monnaie de Bruxelles, que c'est elle qui créa, en 1887, *La Walkyrie* en français d'après une traduction de Victor Wilder.

Paris ne la reprit que cinq ans plus tard, 23 ans après la « première » de Munich.

Revenons-en aux choses d'hier.

Le maître Herbert von Karajan ne se présente plus. La notoriété dont il jouit dans son pays, où on le considère comme la révélation de ces dernières années, appelé au premier rang des grands chefs du Reich, pourrait au besoin même dispenser toute appréciation. Aucune plume cependant ne se résoudra à ce silence. Le dynamisme de M. von Karajan est une chose trop rare pour ne pas dire chez qui on le rencontre. Le secret de cet homme tout jeune, qui imprime une irrésistible impulsion réside-t-il dans la volonté de sa baguette, dans l'expression du visage ? Quelle ardeur à marquer le rythme, quelle méticulosité à l'appel des instruments, quel art des nuances !

M. von Karajan ne donne jamais l'impression de battre une mesure. Il domine, engourdit, réveille, dispense du soleil, excite la tempête, s'impose à la sensibilité des individus, par l'injonction d'un geste auquel il est impossible de ne pas répondre. La formidable attention qu'il arrive à donner au détail achève d'en faire de ces hommes où se rencontrent, s'entendent les choses les plus éloignées comme la poésie et la raison ! On devine ce que fut l'exécution orchestrale.

Nous soulignerons que si les instruments accusent moins de sonorité que les nôtres, ils eurent de ces emballements descriptifs, captivants, que la salle applaudit avec enthousiasme. L'orchestre eut aussi la discrétion d'un accompagnateur de qualité.

Nos musiciens du Théâtre royal étant en vertu d'engagements à l'orchestre du Théâtre d'Anvers, la fosse était occupée par 53 instrumentistes du Théâtre de la ville d'Aix-la-Chapelle. La scène fut une réelle splendeur. Rompus à toutes les particularités des œuvres de Wagner, les interprètes possèdent à un point rare la noblesse des attitudes.

La plastique est remarquable et le style des récitatifs et des chants d'une grandeur qui s'impose à l'admiration.

Nous réunirons dans un même éloge MM. Albert Serbert (Sieg-mund), Sven Nilsson (Hunding), Emil Treskov (Wotan), Mmes Norma Gadsen (Sieglinde), Lotte Schrader (Brünnhilde), Inger Karen (Fricka) pour une interprétation dont la qualité leur vaut 4 et 5 rappels à chaque acte.

M. Ludwig, régisseur du Théâtre d'Aix-la-Chapelle, fut associé à ce triomphe, ainsi que les gracieuses Walkyries.

Signalons en terminant qu'à l'issue de la représentation, M. Lutz, consul d'Allemagne à Liège, tint à recevoir les personnalités, les artistes et les organisateurs. Il eut pour eux d'aimables paroles.

R.²²

ŒUVRE DES ARTISTES

Sous le Patronage du Roi
et de la Reine Elisabeth
(XXXIX^e ANNÉE)

THÉÂTRE ROYAL DE LIÈGE

LA WALKYRIE

Drame lyrique en 3 actes

de RICHARD WAGNER

Représentée pour la première fois sur le Théâtre Royal de Munich,
le 26 juin 1870, et le 14 août 1876, à Bayreuth

L'ouvrage fut écrit de 1862 à 1866

DIRECTION

HERBERT VON KARAJAN

Orchestre du Théâtre de la Ville d'Aix-la-Chapelle

10 Février 1939

Ill. 4. Représentation exceptionnelle de *La Walkyrie* du 10 février 1939
avec H. von Karajan à la direction, Théâtre royal de Liège, Œuvre des artistes.

²² *La Meuse*, n° 36, samedi 11 et dimanche 12 février 1939, p. 7.

CONCLUSION

Après la Seconde Guerre mondiale, quelques années d'attente furent nécessaires avant que la musique du très germanique Wagner ne réapparaisse aux programmes du Conservatoire comme de l'Opéra.

Quant à la *Tétralogie*, aucun directeur ne prend évidemment le risque de la présenter dans sa globalité. Dès lors, le public doit se contenter d'un épisode. En l'occurrence, ce sera la célèbre *Walkyrie* qui détiendra le record de représentations. Ce succès s'explique notamment par le fait que cette œuvre est la plus accessible pour les néophytes.

Quelques exemples relevés à partir de programmes de spectacles signalent ainsi que les 11 novembre 1948, 2 janvier 1949, 10 avril 1949, on donne *La Walkyrie* ; les 24 février et 27 mars 1949, c'est *Siegfried* ; les 22 et 25 novembre 1951, *La Walkyrie* est à nouveau représentée.

Par après, ce seront les programmes des spectacles de l'Opéra royal de Wallonie qui feront le relais et qui livreront les représentations de ces dernières décennies.

Mais force est de constater que depuis 1930, et ce jusqu'à la fin du siècle, plus aucune *Tétralogie* intégrale n'a été donnée en la Cité ardente. Il est vrai qu'il s'agit d'un challenge important pour une maison d'opéra, d'autant que le public liégeois n'est pas connu pour cultiver un penchant spontané pour la musique de Richard Wagner. D'un point de vue historique, on peut d'ailleurs affirmer que le goût des spectateurs est orienté vers les répertoires bel cantiste, français ainsi que vers les opérettes²³.

Cette inclination semble avoir perduré, mais il faut y apporter tout de même quelques nuances.

Généralement, dans tous les opéras, on s'aperçoit que les générations d'après guerre se sont aussi progressivement tournées vers des répertoires méconnus, voire contemporains. A cela, il faut ajouter une relativisation objective et nécessaire concernant l'assimilation de la musique de Wagner avec les récupérations d'un régime totalitaire dévastateur. Dès lors, ces deux phénomènes auront fait progresser les mentalités et sans doute

²³ Michèle Isaac, *Aperçu de la diffusion des œuvres de Giuseppe Verdi et Richard Wagner à Liège aux temps de la Modernité*, Revue de la Société liégeoise de musicologie, n°19 (2002), pp. 3-23.

permis aussi de ressusciter un certain intérêt pour la « musique de l'avenir », en d'autres termes, celle de Wagner et plus particulièrement celle de son *Ring*. Car même si son œuvre la plus colossale s'attache à la seconde moitié du XIX^e siècle, il faut reconnaître que sa conception dramaturgique ainsi que ses procédés instrumentaux et vocaux préfigurent des réalisations musicales ultérieures.

Donc le public liégeois n'échappe pas non plus à la règle et profite de cette heureuse « réhabilitation » à la scène de ce répertoire.

Indépendamment de ce constat, il faut enfin souligner que l'initiative de monter une *Tétralogie* vient avant tout du dynamisme que veut insuffler un directeur d'opéra à son institution. Par conséquent, un « patron » de théâtre lyrique doit faire preuve d'une énergie et d'une confiance certaine en son équipe afin de présenter un véritable marathon musical de qualité à ses spectateurs.

Ce pari, certes risqué, s'amplifie lorsque le directeur en question est aussi le metteur en scène de l'entreprise... Jean-Louis Grinda, actuel directeur général de l'Opéra royal de Wallonie, assume cette double mission et semble pourtant relever le défi avec assez bien de succès. Le Kapellmeister Friedrich Pleyer assure quant à lui la direction musicale. Ensemble, ces deux hommes présentent aux Liégeois de 2003 à 2005, un *Ring des Nibelungen* chanté, comme il se doit aujourd'hui, en allemand.

Il aura donc fallu compter septante-trois années entre la dernière *Tétralogie* du Théâtre royal de Liège et celle du premier *Ring* de l'Opéra royal de Wallonie ! L'aventure périlleuse et palpitante du Nibelung saura encore satisfaire la patience, à toutes épreuves, des wagnériens !